

Zoé Gavillet

Amas de sentiments confus

Par Zoé Gavillet

Amas de sentiments confus

On a beau vouloir repousser l'échéance, mais un beau jour, il va falloir affronter son destin. Et c'est ce qu'il doit faire aujourd'hui, c'est réussir à sortir de chez lui, avoir le courage de prendre le bus, faire quelques courses au grand magasin des *Cheminots* et revenir sain et sauf en ayant appris la leçon de son erreur. Cette pratique paraissant anodine peut se présenter comme une vraie horreur pour certains, voire comme une maladie.

Tous ces gens se promenant impunément n'ont pas conscience du poids que pourrait porter une personne empathique ou à même de voir la souffrance de chacun rien qu'en les regardant, de sentir la souffrance, plus que la joie.

Chez soi, c'est agréable, on se sent comme un animal sur son territoire, à l'affût de n'importe quelle proie, prêt à s'exhiber dès qu'un personnage approche, prêt à nettoyer son logis à la première occasion. Mais sortir, s'exposer à la rudesse du dehors, de l'inconnu et surtout des individus, c'est autre chose. On prend le risque de souffrir et d'apprendre quelque chose, de se poser des questions.

On peut voir une fillette qui court à toutes jambes ou une mère qui galope un matin comme pour courir après le temps, alors que toutes ces personnes sont simplement en retard. Croiser des personnes qui ne viennent pas de chez nous, qui ont des mœurs différentes. Trouver drôle de croiser des touristes perdus dans notre petite ville. On peut se demander pourquoi ils font ce qu'ils font et comment faire face à un tel désarroi sur le visage de telles personnes.

L'extérieur est un endroit que l'on ne peut s'approprier, c'est pour cela que l'on peut en avoir peur. Trop de monde, trop de recoins où faire comme chez soi.

On l'a compris, ce n'est pas simple le monde, la vie, les réactions humaines. Il faut avoir du courage, de la chance aussi le cas échéant ou du savoir-faire, pour survivre, briller au grand jour, pour se sentir bien et trouver sa place.

Dans la vie, il ne suffit pas seulement de tendre le bras pour atteindre les objectifs fixés, mais il faut parfois sauter pour les atteindre, prendre son temps, se lancer dans l'inconnu, ou faire un bond en l'air : sauter, pour faire mieux, être sur la branche en dessus, surmonter ses peurs et prendre ce bus avant qu'il ne parte sans moi, sans quoi, j'aurai préparé mon sac et je me serai préparé psychologiquement pour rien.

Allez hop, on saute. Et l'angoisse commence. Un bus. Oui, mais un bus vide. L'impression que le chauffeur n'est pas là commence à hanter mon esprit. Pourtant, je ne comprends pas : en le voyant arriver, ce bus, un chauffeur était dedans, derrière son volant, là où un chauffeur doit être.

Par la plus grande des chances pour moi, un type, maigrelet, avec son sac sur le dos, qui doit à première vue être un étudiant, court après ce bus vide et arrêté pour essayer de ne pas le

manquer alors que les portes de l'enfer s'étaient déjà refermées sur moi. Un chauffeur doit bien être présent car le bus ne redémarre pas. Il a bien vu le jeune homme courant tant qu'il peut pour monter dans le véhicule : il ne veut pas être en retard aux cours. Mais pour moi li en va autrement. Je vois ce jeune s'essouffler vite. Va-t-il y arriver ou non ? Mais je me demande aussi, plus égoïstement, pourquoi ne redémarre-t-il pas ? C'est l'angoisse qui monte en moi, mes jambes tremblent et j'ai la gorge serrée, ce qui m'empêche de bien respirer. Après un temps de réflexion de quelques secondes, je me dis que sauter de ce train de l'enfer est une mauvaise idée et que ce charmant chauffeur doit sûrement attendre ce brillant étudiant avant de reprendre la route.

Pourtant, je ne suis pas rassuré. Une porte s'ouvre à l'autre bout, la liberté ? Le jeune homme monte, tout transpirant, s'assied, et la porte se referme. Tant pis, la fuite sera pour la prochaine fois.

Pourtant, quelque chose m'échappe. Je me remémore la façon dont ce jeune est entré. Bizarre, qu'a-t-il fait et moi non ? Bien sûr, s'asseoir. Je prends donc la décision de prendre un siège. Oui, mais lequel ? Le bus est vide, ce qui veut dire qu'il y a de nombreux sièges à ma disposition. Je me décide car il faut faire vite, disons celui-ci, à ma gauche. Car si chauffeur il y a, et il y a, je ne veux pas me faire remarquer en restant debout au milieu du couloir, la bouche grande ouverte.

Le bus redémarre, au moins ça de fait !

Assis, je me mets à penser. À ce jeune homme forcément. Qu'il s'appelle Jacques, Pollux ou Bertrand, cela m'est égal. Le fait est que, pour beaucoup de gens, on ne peut s'empêcher d'avoir des préjugés. Sur lui, par exemple, que je ne connais pas ou pas encore. Est-ce là le plus grave ? Non. Ce qu'il ne faut pas faire, c'est le maudire, ne pas l'apprécier à l'avenir, le critiquer publiquement, couper court à une amitié future. Car chacun a le droit, et cela dans la limite de la légalité, à un engagement personnel auquel il n'est pas tenu de répondre vis-à-vis des autres.

Ce gaillard est arrivé en retard et a retardé le bus par la même occasion. Tant pis, ça ne regarde que lui. De quel droit pourrais-je dire que c'est un flemmard, qu'il n'avait qu'à se dépêcher avant ou qu'il aurait dû ne pas courir et ainsi prendre le bus suivant ? Chacun a le droit de choisir l'itinéraire qu'il souhaite pour arriver à bon port. Pas de question à se poser, il n'y en a pas besoin si chacun vit pour être heureux sans rien demander à personne, choisit ce qu'il croit être le mieux pour lui. Il n'y a pas de question à se poser simplement, car chaque acte a une raison d'être, il suffit de la connaître. L'envie en est la raison la plus fréquente.

Regarder une petite fille pleurer. Pourquoi pleure-t-elle ? pourrait-on se demander. Les réponses sont multiples et les avis partagés mais, en est-on pour autant concerné. Ne se

trouve-t-elle pas belle, a-t-elle peut-être perdu un proche ou s'est-elle fait mal ? Qu'importe, si elle se sent bien dans sa tête. Nous-mêmes, tout à l'heure, qui pleurions sur notre sort, sur la journée éprouvante passée, sur un avenir incertain, qui peut dire que l'on a eu tort ? véritablement, qui cela regarde-t-il ? Tout ce que l'on peut faire en voyant cette petite fille pleurer, s'est se souvenir de la douleur que l'on ressentait lorsqu'on pleurait à notre tour et se souvenir de ce que l'on attendait d'autrui pour bien agir : l'indifférence d'un inconnu et la compassion d'un proche. Se sentir seul à pleurer mais entouré d'amis et être fortifié après la tempête, avoir un nouveau but pour repartir jusqu'à la prochaine douleur étant l'objectif le plus important. Car tant que l'on n'a pas compris et trouvé notre erreur, retenu et appliqué la leçon, on referra sans cesse l'erreur, sans pouvoir avancer dans l'avenir en évoluant.

Le bus s'arrête à nouveau. On se calme, ce n'est pas mon arrêt. Une vieille dame entre difficilement en gravissant la marche démoniaque, s'assied sur l'un des innombrables sièges vides de ce géant bleu et sort une lettre de son sac à main datant d'une autre ère. Cette lettre, elle l'ouvre. Elle contient une jolie carte un peu abstraite, sûrement faite par un jeune enfant. Sûrement, oui, mais plutôt par ses petits-enfants.

Tellement joyeuse, cette grand-mère, qu'elle se met presque à pleurer. Elle se met à regarder autour d'elle pour partager sa joie et pour voir si une réaction émane de nos moues indifférentes. Comme le garçon lui fait un sourire pour approuver son bonheur, accompagné d'un hochement de tête favorable, elle se tourna vers moi, la tête légèrement penchée sur la gauche et les sourcils froncés pour essayer de comprendre pourquoi je ne réagis pas. Puis, elle m'adresse ces quelques mots : "C'est une lettre de mes deux petites-filles. Nathalie et Larissa qu'elles s'appellent. Elles sont vraiment mignonnes ces petites. Elles m'écrivent parce que je leur manque. Va ! ça leur passera. En attendant, leur tristesse m'enjoue !" Puis, elle s'arrêta net, comprenant probablement que j'étais heureuse pour elle et que je compatissais à sa joie. Pourtant, j'étais simplement en train de me demander si ça lui arrivait souvent de parler de la sorte à des inconnus et que cela ferait sûrement très plaisir à Nathalie et Larissa de connaître la réaction qu'a eue leur grand-mère en lisant la lettre. Je me dis juste que la plus belle des cartes que l'on puisse recevoir c'est lorsqu'elle nous touche au plus profond de l'âme et qu'on se mette à pleurer.

Elle semblait avoir perdu sa joie et comprit que ses petits-enfants comptaient beaucoup à ses yeux. Il lui aurait suffi de relire la lettre magique pour qu'elle soit à nouveau joyeuse. Mais non, elle préférerait rester dans ce sentiment, à la fois d'indispensable et de supériorité, d'obligation, de devoir envers ses petits-enfants en général.

C'est dans ces moments de trop grande émotion que l'on pense à un hiver glacial et où de la pluie coule à profusion des toits pour dégouliner le long des fenêtres, où notre petit corps

frileux et notre mental conscient du danger de l'extérieur n'a pas l'intention de mettre un poil dehors ; où une vieille personne pouvant à peine se bouger doit, en plus de rester seule, ne pas pouvoir sortir, s'aérer l'esprit un moment et supporter la lourdeur du temps; qu'une famille de huit personnes soit obligée de rester cloîtrée pour ne pas risquer d'être foudroyée ; à la tristesse incontrôlable qu'engendre une pluie que l'on observe au travers de la fenêtre sans pouvoir rien n'y faire; mais aussi à la joie que peut provoquer cette même pluie brutale en étant gelée : de la neige légère et libre. C'est dans ces moments que l'on réalise notre impuissance face aux forces de la nature mais aussi à quel point elle est bien faite et que sa puissance est méritée en découvrant un arc-en ciel après le passage de la tornade, les fleurs qui s'ouvrent, l'herbe qui grandit, une rosée matinale, la fraîcheur d'un nouvel air.

Voilà une nouvelle halte. Cette fois-ci, ce sont de jeunes enfants, l'une les yeux pétillant de joie de vie, l'autre en pleurs présentant une mine d'enterrement. C'est fou comme les antipodes se retrouvent dans ce bus !

Qu'aurait-il pu advenir si ces deux jeunes se connaissaient ? Est-ce l'esprit enjoué ou celui du zombie qui aurait gagné ? Sûrement que l'esprit compatissant de la jeune fée dorée aurait perdu à cause de son humanité et du respect du deuil. Car il est facile de sombrer, de se retrouver au fond du gouffre, de ne pas trouver le bouton de l'ascenseur pour remonter, car il apparaîtra plus tard, lorsqu'on aura tout compris. Si on ne le voit pas en surface, il existe ce bouton, sous forme d'espoir et de volonté, sous la forme d'une personne pleine d'énergie ou d'une musique entraînante, par l'espérance et la joie de voir ses rêves, même les plus médiocres se réaliser. Le bonheur de pouvoir se défouler, acclamer, soutenir ce que l'on chérit le plus.

Pour cela, il ne faudrait pas cet affreux gaillard manquant de glisser sur la seule marche de ce bus et ayant l'air éméché mais en réalité complètement bourré. Après avoir franchi la marche, il lève alternativement ses genoux aux jambes lourdes et peu solides comme si le couloir contenait d'autres marches, ou en tout cas, il lui semblait que le terrain était mal plat et qu'il risquait de bien glisser sur l'une de ces marches imaginaires et ainsi de tomber en bas du bus, déjà reparti pour sa prochaine destination, et de manquer de se casser une jambe. Tout cela est évidemment de sa faute. On peut s'imaginer qu'à la vue de ce spectacle, l'ensemble de la communauté que comptait le bus aurait bien rit et applaudit. Mais la réalité est tout autre. C'est quand-même avec une simple chute anodine, aussi, qu'il est possible de rendre la joie perdue par quelqu'un de triste car la joie et la tristesse sont des choses qui vont et viennent sans qu'on n'ait quelque pouvoir dessus, cela fait partie des forces de la nature ; qu'une personne triste devienne heureuse et qu'une heureuse devienne triste, c'est normal, il faut respecter son quota de joie et de malheur.

Lui, en tout cas, devait être ni heureux ni triste, il s'est juste contenté de s'asseoir, certes difficilement, auprès de la vieille dame et s'est mis à balbutier quelques phrases sur une femme, de laquelle il devait être très amoureux jadis et qui portait le très joli nom de Zélie. Ah ! comme il était fier de sa femme ! Il est vrai que peu de personnes ne s'en souciaient, mis à part lui-même, mais ce drôle d'oiseau, ce lulu-là, n'en avait rien à faire car il est sûr mais regrettable qu'il ne se souvienne pas, demain, d'en avoir parlé ou d'avoir eu l'une de ses hallucinations à cause de la trop grande gonflée qu'il s'est prise.

Vivra-t-il encore demain ou est-ce que quelqu'un s'en souciera davantage ? Son bonheur à lui, son moyen, pas très admirable et honorable, de s'échapper du monde, c'est l'alcool. Ma plus grande peur en ce moment est qu'il essaie de s'approcher de moi, toujours en étant peu stable et qu'il commence à me parler, me débiter quelques mots que je ne saurai comprendre et encore moins être capable de répondre. Cela me fiche une de ces trouilles pas possible.

Mais ce que je n'avais pas vu, à cause de cet olibrius à la langue de vipère, son crachoir toujours ouvert qui crépite comme une radio et en plus de cela, fagoté, débraillé comme une adolescente en été, c'était que l'arrêt suivant était arrivé.

De ce que l'on ne connaît pas, il est normal ou en tout cas dans notre nature de ne pas apprécier. Ce bus, autrefois apeurant, je le trouve à présent amusant. Après l'avoir essayé, comme on pourrait le faire avec un nouveau jouet, on s'aperçoit qu'il n'est pas si effrayant et que c'est un simple moyen de transport que la population emprunte pour se rendre la vie plus facile, voire, faire des rencontres ou en tout cas pour s'ouvrir au monde. C'est simple et tout bête : deux personnes entrent, une ressort, le contraire, ou plus encore. Ca devient rigolo, mais banal à la longue. Ce n'est plus de la peur qu'on ressent, c'est de l'ennui. Le problème de nos époques c'est qu'il est impossible de ménager nos envies même si on en a envie. Notre esprit est sans cesse en évolution. On peut aimer une chose un jour, mais on ne peut que très rarement l'aimer pour la vie, car il y a constamment ce quelque chose en version neuve, remodelisé, retravaillé et actualisé qui ressort dans le commerce. C'est ainsi que l'on est obligé, par la mode ou le temps, de repousser les limites de notre savoir, de notre courage ou de nos émotions. De ce fait, nous sommes poussés vers le destin de l'humanité, à savoir là où nous auront tellement changé nos désirs que l'on ne sera plus à même de comprendre les mœurs et habitudes de nos propres congénères et nous engager ainsi dans une guerre, la déchéance de notre histoire.

Mais voilà, alors que j'étais réconforté à l'idée de savoir que ce voyage, cette nouvelle expérience se présentait, finalement, pas si mauvaise et terrifiante qu'elle m'avait paru, la claque suivante, l'évolution, un troupeau de population étouffant arrive, entre et vient se joindre à la petite communauté à laquelle je m'étais habitué. A présent, apparemment plus une

place assise n'est libre. Des gens debout discutent en petits clans. Du bruit, beaucoup de bruit, je ne m'entends plus penser. Plus d'air, plus d'espace, que de l'air chaud et humide, un siège de libre ici et là.

Cependant, cette nouvelle intrusion n'a pas que des aspects négatifs. Elle me permet de me retrouver dans mon monde. Se rappeler de ce que l'on a fait jadis, les écoles que l'on a fréquentées, pouvoir y retourner une journée pour voir son évolution, se rendre compte que l'on était aussi petit que ces personnages miniatures qui la fréquentent aujourd'hui. Peut-être n'a-t-on plus de souvenir de cette belle époque où les problèmes n'étaient pas notre problème et que l'on ne se souciait qu'à s'amuser et à vivre. Puis, l'école secondaire. Fini les jeux, place au travail. Pourtant, l'insouciance est encore présente. On peut se permettre de se souvenir de ces journées inutiles passées à écouter des adultes parler en pensant qu'ils ont tort et que l'on ferait mieux de partir de chez nos parents, que l'on a rien à faire à l'école et qu'il nous suffit de trouver un travail. Mais le sourire d'une mère, une fois rentré à la maison, et ses encouragements visant à nous pousser à travailler, nous remet sur le chemin des études et, pour finir, nous comprenons que tous ces adultes qui nous racontent leur vie, leurs fautes et nous donnent des conseils sont à suivre mais qu'à l'âge de l'adolescence, on n'en était encore pas conscient. On se rend compte que ces journées plus ennuyeuses que jamais peuvent être égayées par un rien et que ce rien nous fait oublier toutes les mauvaises journées.

Ouf ! un arrêt, je n'y croyais plus. J'espère que tout ce beau monde va descendre car je ne le supporte plus. Mais non, ils restent, tous. Le bus bondé et pressé de finir sa course s'arrête, en effet, mais pour qu'une seule personne puisse en descendre : la Grand-mère des deux petites-filles à la carte, l'une des seules personnes qui se soit souciée de ce que je pensais d'elle.

La porte se referme, le bus est reparti. Il faudra que je tâche à ne pas oublier de descendre à mon arrêt. Tout ce parcours pour rien, je ne m'en remettrais jamais. En attendant, j'observe une personne passablement étrange, celle que je qualifierais comme la plus bizarre de tout ce petit univers qui est réuni autour de moi. Elle est accoudée contre la vitre et regarde au dehors. Il est étrange comme personne n'a voulu s'asseoir à côté d'elle. Pourtant, elle n'a pas l'air bien différente des autres. Son regard se dirige vers l'inconnu, là où elle seule connaît les recoins. Elle s'enfonce dans ses pensées, là où elle peut laisser libre cours à son imagination, à ses désirs, à ses rêves, à l'analyse du moment présent et à ses délires. Elle a la capacité de s'échapper du monde et de s'en créer un autre en réparant les erreurs commises et en imaginant que tout le monde s'entend bien et qu'il est heureux. Qu'a-t-elle de si différent des autres cette personnes-ci ? rien de spécial en apparence. Mais la déchéance du monde ayant déjà commencé, la cause la plus visible en est qu'elle ne s'entend plus avec autrui, condamnée à jouer l'autiste. Cependant, elle est heureuse et on pourrait croire qu'elle est bizarre car, de

temps à autre, seule à sa fenêtre, elle se met à rire. Personne n'a vraiment envie de connaître la vérité maintenant sur un quelconque sujet humain, car il serait trop lourd d'en supporter les réponses.

Alors que des questions sans réponse me surviennent et que le bruit de cette foule en délire commence à m'agacer profondément, je prends la décision d'appuyer sur l'un des boutons lumineux pour commander au bus de s'arrêter à la prochaine halte. Je vois mon arrêt au loin. Je me lève donc et me dirige vers la sortie la plus proche. En avançant dans le couloir, je ne peux regarder ces personnes qui me sont indifférentes. C'est le moment que je redoutais le plus, car je ressens trop fort leurs misères profondes et cachées. Ce qui m'attriste encore plus, c'est de me rendre compte qu'elles sont presque toutes tristes au plus profond de leur âme et qu'elles n'en sont pas conscientes à cent pour cent et que tous les actes qu'elles font et que toutes les paroles qu'elles disent sont égoïstes et ne servent qu'à les mettre en valeur, elles, leurs proches, leur famille. Comme cela ne me regarde pas, j'essaie de me remouiller la gorge en avalant ma salive et me dépêche de sortir.

Par chance, mon arrêt est juste en face de ma destination : ce grand magasin. Pourtant, les épreuves ne font que commencer : je dois encore faire face aux clients de ce magasin comme au caissier. Comme mon but est d'acheter deux trois bricoles, je me dirige vers la double porte d'entrée coulissante avant de m'apercevoir que quelque chose, à nouveau, ne fonctionnait pas comme dans mon idéal. Devant la porte censée s'ouvrir se trouvait une demi-douzaine de jeunes. Ils étaient assis là et attendaient. A mon approche, ils me regardèrent, regardèrent la porte fermée puis baissèrent la tête. C'est à ce moment que j'ai compris que mes efforts étaient vains. Ma gorge était sèche, j'avais une boule à l'estomac, de la peine à respirer et des larmes commençaient à se former dans mes yeux devenus rouges puis se mirent à couler abondamment le long de mes joues devenues gonflées. Ces jeunes étaient là pour la même raison que moi, étaient aussi triste que moi, ne savaient pas comment réagir et restaient impuissants tout comme je l'étais. Le magasin était fermé et rien ne pouvait changer cela, car on était dimanche. Plus aucune question et plus un bruit ne survenait. Nous partîmes le cœur lourd et la gorge serrée, pensant très fort à nous soutenir, mais ne pouvant dire un mot. Pas besoin, nous savions tous ce que l'ensemble du groupe ressentait. Ils nous fallu revenir le lendemain.